sourire des hommes comme un arrêt définitif d'obscurité ou de glorre; qu'on se souvienne de moi ou qu'on m'oublie; seul je me suis tenu, seul je me tiendrai.

CXIII.

Je n'ai point aimé le monde, ni le monde moi; je n'ai point flatté son souffle fétide, ni ployé un genou patient devant ses idoles, ni façonné mon visage au sourire, ni fait de ma voix un écho adulateur. Dans la foule, les hommes n'ont pu me prendre pour l'un des leurs; j'étais au milieu d'eux, je n'étais point l'un d'eux. Enseveli dans mes pensées, je ne partageais pas leurs pensées; et c'est ainsi que je serais encore si mon ame ne s'était armée de résolution et domptée elle-même.

CXIV.

Je n'ai point aimé le monde, ni le monde moi; mais séparons-nous en amis loyaux. Je crois, bien que mon expérience me dise le contraire, qu'il y a encore des paroles vraies, — des espérances qui ne trompent pas, — des vertus indulgentes, et qui ne tendent pas de piéges aux cœurs fragiles; je crois aussi qu'il en est qui s'apitoient sincèrement sur les douleurs d'autrui; qu'il en est un ou deux icibas qui sont presque ce qu'ils paraissent; que la bonté n'est pas un mot, ni le bonheur un rêve.

CXV.

Ma fille! c'est avec ton nom que ce chant a commencé; ma fille, qu'avec ton nom encore il se termine! — Je ne te vois pas, — je ne t'entends pas; — mais nul n'est plus absorbé en toi; tu es l'amie vers laquelle se projettent les ombres de mes années à venir. Peut-être ne verras-tu jamais mon visage, mais ma voix se mêlera à tes rêves; elle pénétrera jusqu'à ton cœur — quand le mien sera glacé, — et ses accents s'élèveront vers toi du fond même de la tombe de ton père.

CXVI.

Aider au développement de ton esprit, épier l'aube de tes joies enfantines, — te regarder croître sous mes yeux, — te voir saisir la connaissance des objets, — qui tous sont encore pour toi des merveilles, — l'asseoir légèrement sur mon genou, imprimer sur ta joue charmante le baiser d'un père, — tout cela sans doute ne m'était pas réservé; et pourtant tout cela était dans ma nature : il y a là quelque chose qui me le dit.

CXVII

Cependant, dût-on te faire un devoir de me haîr, je sais que tu m'aimeras; dût-on te cacher mon nom, comme un mot empreint encore de désolation, comme un titre anéanti; dût la tombe se fermer entre nous, n'importe, — je sais que tu m'aimeras. Quand on essaierait de faire sortir de ton être tout le sang qui est à moi, et qu'on y parviendrait, — tout serait inutile, — tu ne m'en aimerais pas moins, tu conserverais encore ce sentiment plus fort que la vie.

CXVIII

Enfant de ma tendresse, — quoique née dans l'amertume et nourrie dans les angoisses; ce furent là les éléments de ton père, — ce sont aussi les tiens. Leur influence t'entoure déjà. — Mais ton feu sera plus modéré et tes espérances plus brillantes. Doux soit le sommeil de ton berceau! Du sein de l'Océan, et du sommet des monts où maintenant je respire, j'appelle sur toi toute la félicité dont je me dis en soupirant que tu aurais été pour moi la source.

# NOTES

DU CHANT TROISIÈME DU PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

<sup>1</sup> Dans une lettre inédite datée de Vérone, 6 novembre 4816, lord Byron dit : « A propos, le nom d'Ada, que j'ai trouvé dans notre généalogie sous le règne du roi Jean, était celui de la sœur de Charlemagne, ainsi que je l'ai lu l'autre jour dans un ouvrage sur le Rhin.»

<sup>2</sup> Lord Byron quitta l'Angleterre pour la seconde et dernière fois le 23 avril 4816, accompagné de William Fletcher et de Robert Rushton, le hon serviteur et le page du chant premier, de son médecin le docteur Polidori, et d'un valet suisse.

<sup>3</sup> Le premier et le second chant du *Pèlerinage de Childe-Harold*, lors de leur apparition en 1812, produisirent sur le public au moins autant d'effet qu'aucun ouvrage qui ait été publié dans ce siècle ou dans le siècle dernier, et lord Byron obtint dès son entrée dans la carrière la palms

après laquelle d'autres hommes de génie ont longtemps soupiré et qu'ils n'ont obtenue que très tard. Il fut placé par une acclamation unanime au premier rang des écrivains de son pays. Ce fut au milieu de ces sentiments d'admiration qu'il parut sur la scène publique. Tout, dans ses manières, sa personne et sa conversation, tendait à maintenir le charme que son génie avait jeté autour de lui, et ceux qui étaient admis à sa conversation, loin de trouver que le poëte inspiré était redevenu un homme ordinaire, se sentirent attachés à lui non seulement par un grand nombre de nobles qualités, mais encore par l'intérêt d'une curiosité mystérieuse, indéfinie et presque pénible. Des traits modelés avec un art exquis pour l'expression du sentiment et de la passion, et présentant le singulier contraste de cheveux et de sourcils très bruns avec des yeux clairs et expressifs, offraient à l'art du physionomiste le sujet le plus intéressant. Leur expression prédominante était celle d'une méditation profonde et habituelle qui faisait place à un jeu rapide de la physionomie dès que s'offrait une discussion intéressante, en sorte qu'un de ses confrères en poésie les comparaît à la sculpture d'un beau vase d'albâtre, qu'on ne peut voir dans toute sa perfection que lorsqu'il est éclairé dans l'intérieur. Les éclairs de gaieté, de joie, d'indignation ou d'aversion satirique qui animaient fréquemment les traits de lord Byron auraient pu dans la conversation être pris par un étranger pour leur expression habituelle, tant ces sentiments semblaient naturellement appropriés à sa physionomie; mais ceux qui ont eu l'occasion d'étudier ses traits pendant un certain intervalle et dans les circonstances diverses, soit de repos, soit de mouvement, conviendront avec nous que leur expression propre était celle de la mélancolie. Parfois une ombre de tristesse venait se répandre au milieu de sa gaieté et de sa joie. Sir WALTER SCOTT.

4 Le père du duc de Brunswick, qui fut tué aux Quatre-Bras, avait été blessé mortellement à Iéna.

<sup>5</sup> Sir Evan Cameron et son descendant Donald, le brave Lochiel de 4745.

6 On pense que le bois de Soignies est un reste de la forêt des Ardennes, célèbre dans l'Orlando de Boiardo, et immortalisée dans la pièce de Shakspeare, « Comme il vous plaira. » Tacite en parle aussi comme d'un lieu où les Germains résistèrent avec succès aux envahissements des Romains. L'ai adopté ce nom parce qu'il s'associe à des souvenirs plus nobles que ceux qui ne rappellent que le carnage. B.

7 Sur les bords du lac Asphaltite croissaient des arbres dont les fruits n'étaient que de l'air en dehors, et des cendres en dedans. Voyez Tacite, Hist., liv. v.

8 La grande erreur de Napoléon, si nos historiens disent vrai, a été de manifester en toute occasion son mépris et son éloignement pour les hommes, sentiment plus offensant peut-être pour la vanité humaine que l'active cruauté d'une tyrannie plus timide et plus soupçonneuse. On en retrouve des traces dans les discours qu'il adressait, soit aux assemblées publiques, soit aux individus. On dit que de retour à Paris, après la des-

truction de son armée par l'hiver de la Russie, il s'écrit, en se frottant les mains : « Il fait meilleur ici qu'à Moscow. » Ce mot lui a peut-être aliéné plus de cœurs que les revers auxquels il faisait allusion. B.

9 Le château de Drakenfels domine le pic le plus élevé des « sept montagnes, » sur les bords du Rhin; il est en ruine et se rattache à des traditions singulières. C'est le premier qu'on découvre en venant de Bonn, mais il est situé de l'autre côté de la rivière. Presque en face, sur la rive opposée, se trouvent les restes d'un autre château appelé le château du Juif, et une grande croix plantée à l'occasion de la mort d'un chef assassiné par son frère. Le nombre des châteaux et des villes placés sur les deux rives du Rhin est très grand, et leur situation extrèmement pittoresoue. B.

16 Le monument du jeune et regretté général Marceau, tué par une balle à Altenkirchen, le dernier jour de l'an IV de la république française, existe encore comme je l'ai décrit. Les inscriptions qu'on y a placées sont trop longues et n'étaient pas nécessaires: il suffisait de son nom; les Français l'adoraient, ses ennemis l'admiraient, les uns et les autres le pleurèrent. Des généraux et des détachements des deux armées assistèrent à ses funérailles. Dans le même tombeau est enterré le général Hoche, homme brave dans toute l'acception de ce mot; mais quoiqu'il se fût distingué dans les batailles, il n'eut pas le bonheur d'y être tué. On pense que sa mort fut l'ouvrage du poison. On lui a élevé un monument séparé près d'Andernach, en face du théâtre de l'un de ses plus mémorables exploits, quand il jeta un pout sur le Rhin. Ce monument ne contient point son corps, qui est inhumé auprès de celui de Marceau; il n'a ni le style, ni la forme du monument de ce dernier; l'inscription est plus simple et me plait davantage:

## L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE A SON GÉNÉRAL EN CHEF HOCHE,

C'est tout, et c'est assez. Hoche tenait le premier rang parmi les géneraux français des premiers temps de la république, avant que Bonaparte eût monopolisé leurs triomphes. Il devait commander l'armée destinée à envahir l'Irlande.

11 Ehrenbreitstein, c'est-à-dire « la large pierre de l'honneur, » était l'une des plus fortes citadelles de l'Europe; les Français la démantelèrent et la firent sauter à la trêve de Léoben. Elle ne pouvait être prise que par famine ou par trahison. Elle se rendit à la famine secondée par une surprise. Quand on a vu les fortifications de Gibraltar et de Malte, celles d'Ehrenbreitstein n'ont rien qui puisse étonner, mais la position est imposante. Le général Marceau l'assiégea inutilement pendant quelque temps. Dans une chambre où j'ai couché, on m'a montré la fenètre à laquelle Marceau s'était placé pour observer les progrès du siége à la clarté de la lune, lorsqu'an boulet vint frapper immédiatement audessous.

17 La couleur du Rhône à Genève est bleue, d'une teinte plus foncée que je ne l'ai jamais vue dans une eau douce ou salée, à l'exception de la Mé-

diterranée et de l'Archipel.

18 Ceci fait allusion au passage des Confessions de Jean-Jacques Rousbeau, dans lequel il parle de sa passion pour la comtesse d'Houdetot (maîtresse de Saint-Lambert), et de la longue promenade qu'il faisait chaque matin avec elle pour en recevoir le seul baiser qu'elle lui donnait en le saluant. La description de ce qu'il éprouvait en cette occasion peut être considérée comme l'expression de l'amour la plus passionnée, quoique chaste, que des paroles aient jamais pu donner, bien qu'après tout, ce sentiment ne puisse être peint qu'imparfaitement par des paroles. Un tableau ne peut nous donner qu'une idée imparfaite de l'Océan.

19 L'orage auquel ce passage fait allusion eut lieu le 43 juin 1816, à minuit. Dans les montagnes acrocérauniennes de Chimari, j'en ai vu de plus terribles, mais aucun plus véritablement beau. B.

29 Voltaire et Gibbon.

12 La chapelle est détruite, et la pyramide des ossements a été beaucoup diminuée par la légion bourguignonne au service de France, qui avait à cœur d'effacer ce monument des invasions moins heureuses de ses ancêtres. Il en reste encore, malgré tous les soins des Bourguignons depuis des siècles (tous ceux qui passaient par là en emportaient un dans leur pays), et malgré les larcins moins excusables des postillons suisses, qui en prenaient pour les vendre, ou en faisaient des manches de couteaux; car la blancheur que leur avaient donnée les siècles les faisait rechercher pour cet usage. Je me suis permis d'en emporter de quoi faire à peu près le quart d'un héros. Ma seule excuse pour ce larcin, c'est que si je ne l'avais pas commis, d'autres l'auraient fait, et auraient consacré ces reliques à des usages profanes, tandis que moi je les conserverai avec soin. B.

13 Aventicum, près de Morat, était la capitale de l'Helvétie romaine; c'est là qu'est aujourd'hui Avenches.

16 Julia Alpinula, jeune prêtresse d'Aventicum, mourut après avoir cherché inutilement à sauver les jours de son père, condamné à mort comme traître par Aulus Cœcina. On a découvert son épitaphe il y a plusieurs années; la voici:

JULIA ALPINULA:
HIC JACEO
INFELICIS PATRIS INFELIX PROLES.
DEÆ AVENTLÆ SACERDOS.
EXORARE PATRIS NECEM NON POTUI.
MALE MORI IN FATIS ILLI ERAT.
VIXI ANNOS XXIII.

Je ne connais rien de plus touchant que cette inscription, rien de plus intéressant que cette histoire. Ce sont là des noms et des actes qui ne doivent pas périr. Nous aimons à y porter nos regards avec un plaisir affectueux, en les détournant de ce tableau confus de conquêtes et de batailles dont l'esprit est ébloui, et qui excite en nous une sympathie fausse et fébrile à laquelle succède le dégoût, résultat habituel de cet eniverement passager. B.

15 J'écris ceci en face du Mont-Blanc (5 juin 1816), qui même à cette distance éblouit mes yeux. — (20 juillet.) Aujourd'hui, j'ai observé pendant quelque temps, et d'une manière distincte, la réflexion du mont Blanc et du mont d'Argentière dans le calme du lac, pendant que je le traversais dans mon bateau. Soixante milles séparent ces montagnes de leur miroir. B.

16 Parmi les vers adressés à cette époque par le poête à sa sœur, on lit cette stance ;

« J'ai rappelé à ta mémoire notre lac chéri\*, auprès du vieux manoir qui peut-être un jour ne m'appartiendra plus. Le Léman est beau, mais crois-tu que j'oublie le doux souvenir d'un rivage plus cher? Il faudra que

# LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT QUATRIÈME.

Visto ho Toscana, Lombardia, Romagna, Quel Monte che devide, et quel che serra Italia, e un mare e l'altro, che la bagna. Arioste, sutira III.

A JOHN HOBHOUSE.

Venise, 2 janvier 1818.

MON CHER HOBHOUSE,

Après un intervalle de huit ans entre la composition des premiers chants de Childe-Harold et celle du dernier, la conclusion de ce poème va être soumise au jugement du public. En me séparant d'un aussi vieil ami, il est naturel que je m'adresse à un autre plus ancien et plus cher encore, qui a vu la naissance et la mort du premier; à celui dont la société et l'amitié éclairée, je crois pouvoir le dire sans ingratitude, m'ont été plus utiles que toute la faveur publique qu'a pu me valoir Childe-Harold; à celui que j'ai connu longtemps, qui a été le compagnon de mes voyages, qui m'a soigné dans la maladie, consolé dans l'affliction, que j'ai vu heureux de mon bonheur et ferme dans mes adversités, sincère dans ses conseils, intrépide dans le péril; à un ami souvent éprouvé, et resté toujours fidèle; à vous, enfin.

lei, je passe de la fiction à la vérité; et en vous dédiant, aujour-

<sup>\*</sup> Le lac de l'abbaye le Newstead.

d'hui qu'il est complet, ou du moins terminé, ce poëme, le plus long et le plus fortement pensé de mes ouvrages, je désire me faire honneur de ma longue intimité avec un homme de science, de talent, de caractère et d'honneur. Des âmes telles que les nôtres ne donnent ni ne reçoivent des compliments adulateurs; mais les louanges de la sincérité ont de tout temps été permises à l'amitié. Ce n'est ni pour vous ni pour les autres, mais pour soulager un cœur trop peu habitué à la bienveillance des hommes pour l'aceueillir avec froideur, que j'essaie ici de consigner vos bonnes qualités, ou plutôt les avantages dont je leur suis redevable. Le jour même de la date de cette lettre, qui est l'anniversaire du jour le plus malheureux de ma vie passée, mais qui n'est plus capable d'empoisonner mon existence à Venise tant que j'aurai la ressource de votre amitié et de mes facultés; ce jour même sera désormais pour vous et pour moi la source d'un plus agréable souvenir ; car il nous rappellera à tous deux cette expression de ma reconnaissance pour un zèle infatigable, tel que peu d'hommes en ont éprouvé, et dont nul ne peut être l'objet sans avoir une idée plus avantageuse de l'espèce humaine et de lui-même.

Il nous a été donné de parcourir ensemble, à diverses époques les contrées illustrées par la chevalerie, l'histoire et la fable : l'Espagne, la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Italie; et ce qu'Athènes et Constantinople furent pour nous il y a quelques années, Venise ct Rome l'ont été plus récemment. Mon poëme aussi, ou mon pèlerin, ou tous deux, m'ont accompagné partout; peut-être trouvera-t-on excusable la vanité qui me fait revenir avec complaisance sur une composition qui me rattache en quelque sorte au lieu où elle a été produite, et aux objets que j'ai essayé de décrire; et quelque indigne qu'elle paraisse de ces contrées magiques et mémorables, et fort au-dessous des anticipations lointaines et des impressions immédiates, cependant, comme gage de mon respect pour ce qui est vénérable, et de mon enthousiasme pour ce qui est glorieux, la composition de ce poëme a été pour moi une source de plaisir, et je ne m'en sépare qu'avec une sorte de regret dont j'étais loin de me croire encore susceptible pour des objets imaginaires.

Quant à la matière du dernier chant, le pèlerin y joue un moindre rôle que dans ceux qui précèdent; et dans ce rôle, il n'y a qu'une ligne imperceptible, si même il y en a une, qui le sépare de l'auteur parlant en son nom. Le fait est que j'étais fatigué d'établir une ligne de démarcation que chacun était décidé à ne point apercevoir : semblable au Chinois du Citoyen du Monde de Gold-

smith, que personne ne voulait prendre pour un Chinois, c'est en vain que je soutenais et m'imaginais avoir établi une distinction entre l'auteur et le pèlerin; le désir même que j'avais de conserver cette différence, et mon désappointement de le trouver inutile, paralysaient tellement mes efforts dans la composition, que je me décidai à l'abandonner entièrement, et c'est ce que j'ai fait. Les opinions qui se sont formées, et pourraient se former encore à ce sujet, sont maintenant chose indifférente; c'est l'ouvrage qu'il faut juger et non le poëte; et l'auteur, qui n'a dans son esprit d'autre ressource que la réputation durable ou passagère que ses travaux littéraires lui ont faite, mérite de partager le destin des auteurs.

Dans le cours de ce quatrième chant, j'avais eu l'intention, soit dans le texte, soit dans les notes, de parler de l'état actuel de la littérature italienne, et peut-être aussi des mœurs de cette nation; mais, resserré par les limites que je m'étais imposées, je vis bientôt que le texte suffirait à peine à contenir le labyrinthe des objets extérieurs et les réflexions qu'ils suggèrent; quant aux notes, à l'exception d'un petit nombre, et des plus courtes, c'est à vous que j'en suis redevable, et nécessairement elles ont dû se borner à donner l'intelligence du texte.

C'est d'ailleurs une tâche délicate et peu agréable que de disserter sur la littérature et les mœurs d'une nation si dissemblable ; cette tâche exige une attention et une impartialité qui nous feraient un devoir de nous mésier de nos propres jugements, de les différer du moins, et de mûrir davantage nos renseignements; et néanmoins nous étions des observateurs attentifs, et familiarisés avec la langue et les mœurs du peuple au milieu duquel nous avons dernièrement habité. L'esprit de parti, en littérature comme en politique, paraît être porté ou avoir été porté à un tel état de violence, que l'impartialité serait presque impossible à un étranger. Il me suffira donc, pour le moment, de donner ici une citation dans la belle langue de l'Italie : - a Mi pare che in un paese tutto poetico, che vante la lina qua la più nobile, ed insieme la più dolce, tutte le vie diverse si a possono tentare, e che sinchè la patria di Alfieri e di Monti non a a perduto l'antico valore, in tutte essa dovrebbe essere la prima. » L'Italie possède encore de grands noms : - Canova, Monti, Ugo Foscolo, Pindemonte, Visconti, Morelli, Cigognara, Albrizzi, Mezzophanti, Mai, Mustoxidi, Aglietti et Vacca assureront à la génération actuelle une place honorable dans les diverses branches des arts, des sciences et des belles-lettres ; dans quelques-unes même ce sera

la première place : il n'y a en Europe, dans le monde entier, qu'un Canova.

Alfieri a dit quelque part que « la pianta uomo nasce più robusta e in Italia che in qualunque altra terra - e che gli stessi atroci delitti a che vi si commettono ne sono una prova. " Sans souscrire à la dernière partie de cette proposition, doctrine dangereuse, dont on peut de prime abord contester la justesse par une observation bien simple, c'est que les Italiens ne sont pas plus féroces que leurs voisins, il faudrait être volontairement aveugle ou singulièrement ignorant pour n'être pas frappé de l'extraordinaire capacité de ce peuple, ou, si ce mot est admissible, de ses capabilités! Et en effet. quelle facilité d'intelligence! quelle rapidité de conception! quel génie ardent! quel sentiment du beau l et, malgré les révolutions fréquentes, les ravages de la guerre et de longs siècles de découragements, quelle soif insatiable d'immortalité, l'immortalité de l'indépendance! Nous-mêmes, lorsque, faisant à cheval le tour des murs de Rome, nous entendîmes la naïve lamentation du chant du laboureur : a Roma! Roma! Roma! Roma non è più come era prima, » il était difficile de ne pas remarquer le contraste de ce chant mélancolique avec le beuglement bachique et les grossiers chants de triomphe dont résonnaient les tavernes de Londres à l'occasion du carnage du Mont-Saint-Jean, de cette victoire qui livra Gênes, l'Italie, la France et le monde à des hommes dont vous avez vousmême exposé la conduite dans un ouvrage digne des beaux jours de l'histoire :

« Non movero mai corda

Ove la turba di sue ciance assorda, »

Ce que l'Italie a gagné à cette dernière vente de nations, il est inutile à des Anglais de s'en informer, jusqu'à ce qu'on sache si l'Angleterre y a gagné quelque chose de plus qu'une armée permanente et la suspension de l'Habeas corpus. C'est assez pour eux de s'occuper de leurs propres affaires; quant à ce qu'ils ont fait à l'étranger, et surtout dans le Midi, « en vérité, je vous le dis, ils en seront récompensés, et cela avant qu'il soit longtemps. »

Vous souhaitant, mon cher Hobhouse, un heureux et agréable retour dans ce pays dont nul ne saurait avoir à cœur plus que vous les véritables intérêts, je vous dédie ce poème, maintenant complet; et je me dis encore une fois, pour la vie,

Votre reconnaissant et affectionné ami, BYRON. J'étais à Venise, sur le pont des Soupirs; j'avais à ma droite un palais, à ma gauche une prison; je voyais ces édifices s'élever du sein des flots comme au coup de la baguette d'un magicien. Dix siècles étendent autour de moi leurs ailes nébuleuses, et une gloire mourante sourit à ces temps déjà éloignés où plus d'une nation conquise tenait ses regards fixés sur les palais de marbre du lion ailé, où Venise était assise en reine sur le trône de ses cent îles.

II.

On dirait la Cybèle des mers, fraîchement sortie de l'Océan, se dessinant sur l'horizon aérien avec sa tiare d'orgueilleuses tours, sa démarche majestueuse, comme la souveraine des eaux et de leurs divinités. Et elle l'était vraiment: —les dépouilles des nations formaient la dot de ses filles, et les perles de l'inépuisable Orient tombaient dans son giron en pluie étincelante; elle était vêtue de pourpre, et les monarques croyaient grandir leur majesté en s'asseyant à ses banquets.

III.

A Venise, les chants du Tasse n'ont plus d'échos, et le gondolier rame silencieux; ses palais tombent en ruine sur le rivage, et il est rare que la musique s'y fasse entendre; à Venise, ces temps ne sont plus; mais la beauté y est toujours; les empires s'écroulent, les arts s'éteignent, — mais la nature ne meurt pas: elle n'a pas oublié que Venise autrefois lui fut chère, qu'elle était le banquet de l'univers, le bal masqué de l'Italie.

V

Mais pour nous, elle a un charme plus puissant encore que sa renommée historique, que son long cortége de puissantes ombres qui, voilées de tristesse, pleurent sur l'empire évanoui de la cité veuve de son doge; notre trophée à nous ne périra pas avec le Rialto: Shylock le Maure et Pierre résisteront aux outrages du temps! Ce sont les clefs de la voûte! et tout aurait disparu, qu'ils repeupleraient pour nous la rive solitaire.

Les êtres fils de la pensée ne sont pas d'argile; immortels

par essence, ils créent et multiplient en nous un rayon plus brillant, une existence plus chère. Ce que le destin refuse à notre vie monotone, dans notre esclavage mortel, ces créations du Génie nous l'accordent; elles exilent d'abord, puis remplacent ce que nous haïssons; elles arrosent le cœur qui a vu périr ses premières fleurs, et comblent le vide qu'elles ont laissé en en faisant naître de nouvelles.

VI.

C'est là le recours de la jeunesse et du vieil âge; l'Espérance y conduit la première; l'autre y cherche un refuge contre son isolement. Ce dernier motif a produit bien des pages, et peut-être celle qui est maintenant devant moi; pourtant il est des choses dont la réalité puissante éclipse nos régions de féerie; leurs formes et leurs couleurs surpassent en beauté notre ciel fantastique et ces constellations étranges dont la Muse est habile à peupler son monde imaginaire.

VII

J'en ai vu ou rêvé de semblables; — mais n'y pensons plus. Ces choses sont venues à moi comme des vérités, et ont disparu comme des songes: quoi qu'elles aient pu être d'abord, elles ne sont maintenant que des rêves; je pourrais les remplacer si je voulais; mon imagination abonde encore en créations comme celles que j'ai cherchées et quelquefois trouvées; renonçons-y également. — La Raison, qui se réveille en moi, repousse comme insensées ces illusions trop chères; d'autres voix me parlent, d'autres objets m'entourent.

VIII.

J'ai appris les langues des autres peuples, et aux yeux des étrangers je n'ai point passé pour un étranger; les changements n'affectent point un esprit qui sait être lui-même; il n'est ni dur de se créer, ni difficile de trouver une patrie dans le genre humain, ou même, hélas! en dehors. Cependant je suis né là où les hommes sont fiers d'avoir vu le jour, et ont raison de l'être; laisserais-je donc derrière moi cette fle, inviolable asile du sage et de l'homme libre, pour alier sur des bords lointains chercher un autre foyer?

Peut-être l'ai-je aimée avec ardeur; et si je dois laisser ma cendre dans un sol qui n'est pas le mien, mon esprit y reviendra, si l'àme, dégagée du corps, peut se choisir un sanctuaire. J'embrasse l'espoir de vivre dans la mémoire de mes descendants, dans la langue de mon pays natal. Si cette espérance, que j'aime à nourrir, est trop présomptueuse; si ma gloire doit, comme ma destinée, grandir d'un jet précoce pour se flétrir ensuite; si les ténèbres de l'oubli

X

Doivent interdire à mon nom l'entrée de ce temple où les nations honorent la mémoire des morts illustres; eh bien, soit! que les palmes décorent une tête plus haute, et qu'on grave sur ma tombe l'épitaphe du Spartiate: « Sparte possède un grand nombre de ses fils qui valent mieux que lui¹.» En attendant, je ne réclame point de sympathie, je n'en ai pas besoin. Les épines que j'ai recueillies proviennent de l'arbre que j'ai planté. Elles m'ont déchiré, et je saigne. J'aurais dû prévoir quel fruit naîtrait d'une telle semence.

XI.

L'Adriatique, aujourd'hui veuve, pleure son époux. Son hyménée annuel ne se renouvelle plus; et le Bucentaure se moisit, parure oubliée de son veuvage! Saint-Marc voit encore son Lion occuper le lieu qu'il occupait jadis; mais il n'est plus qu'une dérision amère de son pouvoir flétri, sur cette place glorieuse qui vit un empereur paraître en suppliant, et les monarques contempler d'un œil d'envie Venise reine des flots, épouse à la dot sans égale.

XII.

Où s'humiliait le monarque de Suède, règne aujourd'hui le monarque d'Autriche; cette ville où s'agenouillait un empereur, un empereur la foule à ses pieds; des royaumes deviennent de simples provinces, des cités souveraines entrechoquent leurs fers. Les nations arrivées à l'apogée de leur puissance ont à peine senti les rayons du soleil de la Gloire, que soudain elles se dissolvent et roulent en bas, comme l'avalanche détachée du flanc de la montagne! Oh! une heure

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD, CH. IV. pendant que leur voix fait entendre l'hymne tragique, le char du vainqueur subjugué s'arrête; les rênes échappent de sa

main, - son cimeterre oisif sort du fourreau, - il coupe les liens de ses captifs, et leur dit de remercier le poëte de ses

vers et de leur liberté.

C'est ainsi, ô Venise! qu'à défaut de titres plus sacrés quand même ta glorieuse histoire serait oubliée, le culte sacré que tu rends à la mémoire du barde divin, ton amour pour le Tasse, auraient dû briser les liens qui t'enchaînent à tes tyrans; ta destinée est e e honte pour les nations, - et pour toi surtout, Albien! Le reine de l'Océan ne devait pas abandonner les enfants de l'Océan; que la chute de Venise te fasse penser à la tienne, en dépit du rempart de tes flots.

Je l'ai aimée dès mon enfance. - Elle était pour moi la cité de mon cœur, la ville enchantée s'élevant du sein de la mer comme un temple aux colonnes liquides, le séjour de la joie, le bazar des richesses, L'art magique d'Otway, de Radcliffe, de Schiller, de Shakspeare 3, avait gravé dans mon esprit son image; et bien que je l'aie trouvée dans son deuil, elle ne m'en est pas moins chère, plus chère, peut-être, aux jours de son affliction qu'alors qu'elle était aux regards du monde un spectacle et une merveille.

Je puis la repeupler à l'aide du passé, et son présent a encore de quoi occuper le regard, la pensée et la méditation mélancolique, plus même que je n'en demandais et que je n'espérais en trouver; et parmi les jours les plus heureux qui sont entrés dans la trame de mon existence, il en est, o Venise! qui se sont teints de tes couleurs. S'il n'était des sentiments que le temps ne peut engourdir, ni la douleur ébranler, tous les miens seraient maintenant muets et glacés

Mais les plus hauts sapins des montagnes de croissent sur les rocs les plus élevés et les moins abrités; leurs racines poussent dans une pierre stérile, sans que la moindre par-

seulement du vieil aveugle Dandolo, du chef octogénaire, du vainqueur de Byzance!

XIII.

Devant le portique de Saint-Marc brillent encore ses coursiers d'airain, et l'or de leurs colliers réfléchit les rayons du soleil; mais la menace de Doria ne s'est-elle pas accomplie? ne sont-ils pas bridés? - Ah! Venise vaincue et conquise. Venise pleure ses treize siècles de liberté, et, comme une plante marine, disparaît sous les flots d'où elle est sortie! Mieux vaudrait pour elle être ensevelie sous les vagues, et fuir dans les profondeurs de sa tombe ces ennemis étrangers de qui sa soumission achète un repos déshonorant.

Jeune, elle était brillante de gloire, une nouvelle Tyr; son mot le plus vulgaire lui avait été donné par la victoire, « Le Planteur du Lion 2, » qu'à travers le fer et la flamme elle porta triomphante sur terre et sur mer, faisant de nombreux esclaves sans cesser d'être libre, et formant le boulevard de l'Europe contre les Ottomans; je t'en atteste, Candie, rivale de Troie, et vous, flots immortels qui vites la bataille de Lépante! Ce sont là des noms que le temps et la tyrannie ne parviendront pas à effacer.

XV.

Brisées comme des statues de verre, les nombreuses images de ses doges sont réduites en poudre; mais le vaste et somptueux palais qui leur servit de résidence atteste encore leur ancienne splendeur. Leur sceptre rompu et leur glaive rouillé ont passé aux mains de l'étranger. Ces édifices déserts, ces rues solitaires, ces visages du Nord, qui doivent te rappeler fréquemment la nature de ton esclavage et la qualité de tes oppresseurs, jettent comme un nuage de désolation sur ton enceinte charmante, ô Venise.

XVI.

Quand les armées d'Athènes furent vaincues à Syracuse, et que des milliers de soldats enchaînés subirei t le sort de la guerre, ils durent leur délivrance à la muse de l'Attique; ses chants furent leur seule rançon loin de la terre natale. Voyez!

celle du sol les soutienne contre le choc des ouragans; et cependant leur tronc s'élance intrépide et insulte aux hurlements de la tempête, jusqu'à ce que sa hauteur et ses proportions soient dignes des montagnes dont les blocs de sombre granit ont vu naître et grandir l'arbre gigantesque. De la même manière l'ame peut vivre et croître.

#### XXI.

L'existence peut se prolonger, et la vie et la douleur jeter de profondes et solides racines dans des cœurs nus et désolés: le chameau marche muet sous les plus lourds fardeaux; le loup meurt en silence. Profitons de l'exemple qu'ils nous donnent. Si des animaux d'une nature inférieure et sauvage savent souffir sans se plaindre, nous qui sommes formés d'une argile plus noble, sachons souffrir comme eux; ce n'est d'ailleurs que pour un jour.

### XXII.

Toute souffrance détruit ou est détruite,—ne fût-ce que par le patient; dans les deux cas elle a un terme:—quelques-uns, remis et pleins d'un nouvel espoir, retournent au point d'où ils sont venus; — ayant le même but en vue, ils recommencent à filer la même trame; d'autres, abattus et courbés, les cheveux blanchis, le front hâve, sont flétris avant le temps, et périssent avec le roseau qui leur servait d'appui; d'autres enfin appellent à leur aide la religion, le travail, la guerre, la vertu ou le crime, selon que leur âme fut faite pour s'élever ou pour ramper.

## XXIII.

Mais toujours et sans cesse les douleurs comprimées laissent après elles un vestige semblable à la piqure du scorpion; à peine perceptible, il n'en est pas moins imprégné d'une vive amertume; et la cause la plus légère peut faire retomber sur le cœur le poids qu'il voudrait secouer pour toujours : ce sera un son, — une vibration musicale, — une soirée d'été — ou de printemps, — une fleur, le vent, — l'Océan, qui viendra tout à coup rouvrir nos blessures, et toucher la chaîne électrique dont les sombres anneaux nous enlacent. Et nous ne savons ni comment ni pourquoi, et nous ne pouvons suivre jusqu'au nuage qui le recèle la trace de cet éclair de l'âme; mais nous sentons la commotion qui se renouvelle, et nous ne pouvons effacer la flétrissure et le noir sillon qu'elle laisse après elle, alors qu'au moment où nous y pensons le moins, et à propos des objets qui nous sont le plus familiers, elle évoque soudain à notre vue les spectres qu'aucun exorcisme ne peut écarter, — les cœurs froids, — les infidèles, — peut-être les morts aimés, ceux que nous avons pleurés, que nous regrettons, trop nombreux encore malgré leur petit nombre.

### XXV.

Mais mon âme s'égare; il faut que je la rappelle pour méditer parmi les tombeaux : qu'elle vienne donc, ruine vivante au milieu des ruines, remuer la poussière d'empires écroulés et de grandeurs ensevelies sur une terre qui fut la plus puissante de toutes aux vieux jours de sa domination, qui est encore et sera éternellement la plus belle; moule admirable où la main céleste de la nature jeta le type des héros et des hommes libres, des belles et des vaillants, — des maîtres de la terre et de l'onde;

#### XXVI.

République de rois, citoyens de Rome! Et depuis, ô belle Italie! tu fus et tu es encore le jardin du monde, la patrie du Beau dans les arts et la nature. Même dans ta solitude, qui est semblable à toi? Il n'est pas même jusqu'à tes herbes parasites qui ne soient belles; la fertilité des autres climats est moins riche que ton sol inculte. Ta chute même est glorieuse, et ta ruine est empreinte d'un charme pur et ineffaçable.

### XXVII.

La lune est levée, pourtant il n'est pas nuit: le soleil, à son déclin, partage avec elle l'empire du firmament. Un océan de gloire inonde les cimes bleuâtres des montagnes du Frioul; le ciel est sans nuage, mais un arc-en-ciel de mille couleurs se deploie à l'occident, où le jour va rejoindre l'éternité du

To La